



Josef Bor

# le requiem de Terezin

LES ÉDITIONS  
DU SONNEUR







# le requiem de Terezin

© Josef Bor, 1963

© Les Éditions du Sonneur, 2019

Dépôt légal : janvier 2019

ISBN : 978-2-37385-094-9

Illustration de couverture et conception graphique : Sandrine Duvillier

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Titre original : *Terezińské rekviem.*

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69

[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

# le requiem de Terezin

---

Josef Bor

---

Roman traduit du tchèque par Zdenka et Raymond Datheil

*Traduction révisée par l'éditeur*





## ■ Avant-propos de l'éditeur ■

*Le 15 novembre 1935, devant la Chambre de la culture du III<sup>e</sup> Reich, le ministre de la Propagande Joseph Goebbels, son président, annonce fièrement: « Dans la vie culturelle de notre peuple, plus aucun Juif n'exerce une activité. » Il ajoute: « La participation à la culture allemande est interdite aux Juifs. » Cependant, le Reich leur accorde, en général, « la possibilité de cultiver leur propre patrimoine culturel ».*

*Exclusion, ségrégation et ghettoïsation sont les étapes qui précèdent la solution finale. Dans la nouvelle Allemagne, comme ensuite dans l'Europe occupée, les nazis s'appuient sur les dirigeants des communautés juives: ce sont les Juifs eux-mêmes qui doivent prendre en charge tous les aspects de l'existence qui leur est imposée.*

*L'Union culturelle des Juifs allemands, créée en 1933, est rebaptisée Union culturelle juive l'année suivante et interdite en 1941, alors que commence la déportation de la population juive d'Allemagne dans les camps de l'Est. En 1942, la plupart*

*des animateurs, acteurs et spectateurs de l'Union culturelle juive se retrouvent au camp de Terezin, à soixante kilomètres au nord de Prague, dont Eichmann a présidé à l'installation. Après l'expulsion des sept mille habitants de Theresienstadt, la ville a été transformée en un immense camp de triage pour les Juifs tchèques, une partie des Juifs allemands et autrichiens et, plus tard, les Juifs hollandais et danois.*

*Terezin, antichambre d'Auschwitz, est aussi une vitrine pour la propagande nazie, grâce à son bureau d'« Aménagement des loisirs » administré comme toutes les activités du camp par des notables juifs et contrôlé par les S. S. Outre une bibliothèque qui contiendra jusqu'à cent quatre-vingt mille volumes, le bureau offre un programme nourri de théâtre, d'opéras, de concerts, de conférences, entièrement réalisé dans le ghetto. Un programme par les Juifs et pour les Juifs, auquel les S. S. daignent parfois assister.*

*Le juriste tchèque Josef Bor est interné au camp de Terezin en juin 1942. Il a trente-six ans. Sa sœur, le mari de celle-ci et leurs deux enfants sont déportés en Pologne et tués. Son père meurt à Terezin. En 1944, Bor est transporté à Auschwitz, où sa mère, sa femme et leurs deux enfants sont immédiatement gazés. Astreint aux travaux forcés à l'usine IG Farben, il est transféré à Buchenwald à la liquidation d'Auschwitz et libéré en avril 1945. Il publie Terezínské rekviem en 1963. Ce n'est pas un livre de désespoir, mais un chant passionné pour la liberté et la justice, une réponse de la dignité humaine à la barbarie nazie.*

*Le Requiem de Terezin est inspiré d'une histoire vraie : le pianiste et chef d'orchestre tchèque Raphaël Schächter arriva au camp en novembre 1941, à l'âge de trente-six ans. Le 16 octobre 1944, il fut transporté à Auschwitz. Avant cette date, il réussit, au bout de plusieurs mois d'efforts acharnés, à donner en concert le Requiem de Verdi avec quatre solistes, cent cinquante choristes et quelques instruments qui remplaçaient l'orchestre. Dans le livre de Bor, les S. S. ont leur identité réelle, mais les protagonistes juifs sont pour la plupart inventés, même si l'on reconnaît au passage quelques silhouettes, comme, sous les traits du vieux mendiant du camp, Kurt Otto Singer, l'ancien intendant du prestigieux opéra Kroll de Berlin.*

*On estime que cinq cents détenus environ participèrent aux répétitions, les effectifs étant constamment minés par les convois pour Auschwitz. La formation définitive quitta Terezin dans l'un de ces « transports d'artistes » en octobre 1944.*

## ■ **Avertissement** ■

*Dans ce roman, le Requiem et l'histoire de sa réalisation jouent davantage comme une mémoire de Terezin et le symbole de la résistance des Juifs à l'intérieur des camps, que comme l'œuvre réelle de Verdi. On ne s'étonnera donc pas des libertés que prend l'auteur avec la partition.*

## ■ Prologue de l'auteur ■

L'ÉTÉ DE L'ANNÉE 1944 avait été orageux. Mises en pièces, battues et démoralisées, les armées allemandes refluaient sur tous les fronts. La plupart des villes d'Allemagne n'étaient plus qu'amoncellements de ruines bizarres, fantastiques. Hitler, dont chacun pressentait la folie depuis l'attentat manqué auquel il avait par miracle échappé, multipliait les exécutions sommaires dans les rangs mêmes de la Wehrmacht. Miné jusque dans ses fondations, l'empire nazi s'écroulait.

Rien de tout cela n'avait pu modifier les plans d'Eichmann. La tactique qu'il avait adoptée pour arriver à la fameuse solution finale du problème juif en Europe centrale était en tout point restée la même. Le camp de travail de Birkenau, proche de Neu Berun, venait d'être achevé dans le plus grand secret pour pouvoir éliminer près de dix mille hommes chaque jour. Pour comble de supercherie, le vaste camp de concentration qu'était le ghetto de Terezin, où tant avaient connu la souffrance, la faim et la mort, avait été en quelques semaines

entièrement reconstruit et transformé en un gigantesque décor de film. L'avant-dernier acte de la tragédie de Terezin commençait. Conformément au scénario conçu par Eichmann, on avait fait appel à des êtres vivants pour planter ce décor et y tenir un rôle. Ils se mirent naturellement à y croire, recommencèrent à espérer et à vivre.

# le requiem de Terezin



UNE FOULE COMPACTE ATTENDAIT patiemment dans la cour de l'ancienne école de Terezin, devant les portes closes de la salle de gymnastique. Les artistes allaient arriver incessamment, ils devaient entrer les premiers pour atteindre leurs places sans difficulté.

Raphaël Schächter, suivi de toute sa troupe de musiciens et de chanteurs, fut bientôt là. C'était un ami connu de tous et que chacun avait rencontré dans la rue ; on le salua donc avec chaleur et sans façon. Aucune distance ne séparait les artistes de leurs auditeurs, ils étaient tous les prisonniers du même camp.

– Raphaël, que nous feras-tu entendre aujourd'hui ? criaient-ils ici et là en interpellant le chef d'orchestre.

Personne ne l'aurait appelé autrement tant il était populaire dans le ghetto. On encourageait les artistes de tous côtés, ils souriaient, acquiesçaient de la tête, l'un répondit même :

– Oui, ce sera vraiment extraordinaire, les amis, et nous vous promettons de ne pas vous décevoir.

Schächter ouvrit enfin les portes, les artistes aussitôt entrèrent et gagnèrent leurs places. Il n'y avait aucune estrade,

seule une caisse retournée devant un pupitre permettait au chef d'orchestre de se hausser pour pouvoir diriger ses musiciens. Il grimpa dessus et regarda la salle peu à peu se remplir.

Les gens entraient, nombre d'entre eux avaient amené leurs enfants, car ils savaient qu'ils pourraient comprendre cette musique. La mort ne les menaçait-elle pas aussi chaque jour? De vieilles personnes émaciées et voûtées étaient venues dans des vêtements déchirés, maintes fois rapiécés; des mendiants aussi, qui avaient le plus souvent essayé de changer ne serait-ce qu'un petit quelque chose à leur tenue misérable, en nouant par exemple autour de leur cou un lacet en guise de cravate, pour apporter, à leur façon, un air de fête à cette première.

Il n'y avait aucune ouvreuse, chacun savait parfaitement où se placer; quelques rangées seulement étaient réservées pour les enfants qui s'asseyaient désormais par terre devant l'orchestre, cependant que les personnes âgées se serraient derrière eux sur de longs bancs. La plupart, restés debout, se pressaient le long des murs ou dans les passages laissés libres.

La salle était comble, il semblait impossible que quelqu'un pût encore entrer, la foule ne cessait pourtant de se bousculer de tous côtés. Schächter, qui attendait patiemment, ne put retenir un geste d'étonnement :

– Comment le corps humain peut-il supporter une telle pression ?

C'était une belle salle pour une première. Nombreux étaient les musiciens, les critiques éminents dans le public. Nulle part il n'aurait pu trouver un auditoire aussi averti et qui

attende avec autant d'impatience les premières mesures de ce concert. Il s'en réjouit. « Si d'aventure, songea-t-il plaisamment, il me fallait en réunir quelques-uns pour former le corps enseignant d'un conservatoire dans le ghetto, cela me serait vraiment très facile. »

À l'entrée, le mouvement incessant de la foule s'était arrêté. Les portes étaient restées ouvertes pour que ceux qui n'avaient pas réussi à entrer puissent tout de même entendre. Le silence se fit.

Schächter se tourna vers son orchestre. Chacun était à sa place ; son regard parcourut les rangs serrés de l'imposant chœur, s'arrêta sur le groupe des solistes. Leurs yeux brillaient d'émotion, il les encouragea affectueusement en silence : « Nous n'avons plus qu'à nous appliquer de notre mieux maintenant pour conquérir l'estime de notre public, semblait-il leur dire, nos interminables répétitions sont maintenant achevées, nous allons faire une création inoubliable. »

Il ne se décidait pourtant pas à leur donner le signal ; profondément agité, angoissé peut-être, il lui fallait d'abord retrouver son calme. Un silence étrange, insolite dans le camp, s'empara alors de la salle. Ce n'était ni le silence des murs vides, ni le silence de la peur que l'on tait, mais le silence frémissant d'une attente, un silence semblable pour certains peut-être à l'inquiétude d'une première caresse.

La baguette bougea imperceptiblement. Immédiatement, on entendit, à peine audibles, les premiers accords furtifs du *Requiem* de Verdi.



Schächter se souvint de l'instant précis qui l'avait amené à commencer l'étude de cette œuvre. Prouver l'imposture, l'aberration des notions de sang pur ou impur, de race supérieure ou inférieure, démontrer cela précisément dans un camp juif par le moyen de la musique, cet art qui mieux peut-être que tout autre lui semblait pouvoir révéler la valeur authentique de l'homme ; depuis longtemps cette idée le hantait. C'est pourquoi il avait tenu à rassembler des groupes d'origines les plus diverses, pour que chacun se rendît compte de l'élévation artistique à laquelle il pouvait atteindre avec des hommes si différents.

Après de longues réflexions, il avait préféré le *Requiem* de Verdi à toute autre œuvre. Cette musique italienne, composée sur un texte latin, inspirée par des prières catholiques, serait interprétée par des chanteurs juifs, des musiciens de toutes nationalités, venant de Bohême, d'Autriche, d'Allemagne, de Hollande et du Danemark, certains même de Pologne et de Hongrie ; l'exécution de ce *Requiem* dans un ghetto serait dirigée par un chef d'orchestre athée : l'idée lui sembla magnifique.

Bientôt, elle ne lui laissa plus de paix, le hantant chaque jour davantage. Il ignorait encore ce que les nazis avaient l'intention de faire du ghetto de Terezin ; quel être sain d'esprit aurait pu deviner leurs desseins ? Pour commencer, ils avaient rassemblé dans ce camp les plus grands artistes juifs

d'une partie de l'Europe, créant ainsi sans le savoir les conditions qui inciteraient les prisonniers à se plonger au plus profond d'eux-mêmes pour méditer sur les questions essentielles de la vie et de la mort. Ce *Requiem* devait être exécuté dans le ghetto de Terezin ; pareille occasion ne saurait se retrouver, Schächter le comprit parfaitement. Où d'autre aurait-il eu la liberté de choisir ses musiciens sans contrainte, en suivant ses seuls goûts artistiques, parmi tant d'aussi remarquables interprètes ? Pourrait-il jamais trouver un public de connaisseurs plus avertis ? Dans l'univers absurde et d'une brutalité, d'une barbarie inconcevables où on les avait tous précipités de force, chacun désirait ardemment percevoir le moindre frémissement d'un sentiment humain et profond. Il devinait surtout combien, en secret, on attendait de l'art. Ici, nulle cantatrice de renom ne viendrait l'importuner de son humeur changeante ou de ses cris de jalousie, chaque artiste accepterait avec reconnaissance de tenir le moindre rôle ; nul impresario, nul organisateur de concert ne viendrait le déranger par des recommandations déplacées sur ce qui risquait de plaire ou de déplaire à ses auditeurs. Il pourrait créer en toute liberté une œuvre dont la qualité d'exécution ne dépendrait que de son talent.

Il est probable que les Allemands lui auraient interdit d'interpréter du Bach, du Haendel ou du Mozart. « De toute façon, ce n'aurait été que de la musique d'église, sans cette vitalité élémentaire que l'on trouve dans la partition de Verdi » se dit-il comme par défi.

Qu'apporterait cette prière pour les morts aux prisonniers de ce camp de concentration, et d'ailleurs pour qui ces prisonniers pourraient-ils prier? Il hésitait encore. Serait-ce pour tous les disparus, ces milliers d'ombres qui s'étaient évaporées, emportées par les convois vers une destination inconnue? Schächter espérait que la musique l'aiderait à apporter une réponse à ces questions essentielles.

Ce fut d'abord vain, la partition ne parvenait à éveiller aucun écho, aucun souvenir en son âme, comme s'il lui manquait encore quelque chose, quelque chose de grave, d'important, de décisif. Jusqu'au jour inoubliable où il rencontra le vieux mendiant. Il se crut d'abord victime d'un rêve fiévreux, cette image évoquait en lui le souvenir de quelque antique légende. Le vieil homme ressemblait à une apparition de saint Pierre ou de Dieu lui-même, comme aux temps bibliques. Ce n'était pourtant qu'un mendiant comme il s'en trouvait tant aux abords des cuisines du camp. Il était là parmi d'autres, debout, légèrement courbé, la tête basse, implorant d'une petite voix humble et douce.

– *Nimmt der Herr die Suppe?* Monsieur veut-il de la soupe? demanda l'un des cuisiniers.

Non, Monsieur apparemment n'en voulait pas. Schächter refusa cette sale mixture sans goût qu'on lui présentait; cette eau tiède où nageaient des navets pourris en guise d'assaisonnement lui donnait la nausée.

– Versez donc ma part dans la gamelle de ce vieux grand-père qui meurt de faim, avait-il répondu.

Une rencontre intense sans aucun doute. Retenu par quelque honte, le mendiant n'osa pas se présenter. Sa nationalité paraissait incertaine : il pouvait être allemand aussi bien qu'italien, français ou anglais, car il se mit à parler toutes ces langues couramment, comme saint Pierre peut-être. Une discussion s'engagea, le vieil homme paraissait s'intéresser vivement à toutes choses, ils en vinrent naturellement à parler de musique, Schächter lui confia son idée du *Requiem*.

– Vous êtes un fou ! lui cria bientôt le vieillard avec une sorte d'agressivité et en haussant la voix, comme les gens un peu sourds. Monter le *Requiem* de Verdi ici, dans un camp de concentration, c'est une pure chimère ; vous rendez-vous seulement compte de ce que vous allez faire ? Essayez donc de voir avec moi, voulez-vous ? Il vous faut d'abord quatre solistes qui ne peuvent être n'importe qui. Un chœur ne vous suffira pas, vous devrez en réunir au moins deux, sans quoi vous n'arriverez jamais à répéter convenablement la fugue du *Sanctus*. Vous n'aurez pas assez de quarante chanteurs, il vous en faudra au moins quatre-vingts, peut-être même davantage lors de certains passages. Je me souviens qu'à Londres, le *Requiem* fut joué autrefois avec un chœur dix fois plus important encore. Ne parlons pas de l'orchestre ; vous aurez besoin d'au moins soixante musiciens. Si vous ne parveniez pas à les réunir, il vous faudra au moins deux pianos. Un seul ne saurait suffire. Ce n'est pas ce qui importe le plus, me direz-vous, quand on veut jouer de la musique, on peut toujours improviser, mieux vaut certainement un instrument

de petite taille, mais d'une parfaite sonorité, qu'une énorme caisse qui fait beaucoup de bruit pour rien. Le vrai problème est ailleurs, comprenez-moi bien, il est ailleurs!

Schächter le regardait avec un mélange d'admiration et de curiosité: « Quelle fine mouche, se disait-il, se souvenant de la douceur de sa voix tout à l'heure quand il mendiait pour avoir sa soupe, il sait vraiment s'y prendre, ne voilà-t-il pas qu'il se met à hurler comme si c'était moi le sourd? »

Le vieux semblait ne s'apercevoir de rien, il était lancé et ne pouvait visiblement pas s'arrêter.

– Un Juif veut monter le *Requiem*, vraiment vous me faites peur, et il se mit à trembler de tout son être. Surtout ne vous y trompez pas, ce n'est pas le Juif que vous êtes que je plains dans toute cette histoire, mais bien la musique de Verdi. Tout cela est impossible. Un protestant même ne saurait monter le *Requiem* correctement, à plus forte raison un Juif. Il vous faut, je vous assure, vous convertir le plus vite possible au catholicisme si vous désirez y parvenir, devenir un catholique d'une immense dévotion. Car, croyez-moi, croyez-moi, continuait-il en bousculant presque Schächter, il ne s'agit pas seulement d'art ici, mais de foi. Un Juif ne saura jamais comprendre convenablement cette musique. Les Juifs ne sont du reste que des fous, ils s'obstinent à croire en une vie meilleure ici-bas sur Terre, à attendre aussi bien une juste récompense qu'un juste châtiment de leurs actes en ce bas monde, et s'ils n'obtiennent pas justice, tout les pousse à espérer avec un incorrigible optimisme que leurs fils, leurs petits-fils ou leurs

arrière-petits-fils l'obtiendront à leur place. Ce ne sera pourtant jamais sur cette Terre, parmi les vivants. Les catholiques sont encore plus fous, la seule pensée qu'un jour viendra où tous les hommes ressusciteront parvient à les soulager de leurs maux ; ils ne cessent d'espérer que justice leur sera enfin faite dans un autre monde. Cet acte de foi a pour contrepartie ce qu'ils appellent l'enfer. Comment voulez-vous donc qu'un Juif comprenne le *Requiem*, quand bien même il souhaiterait imaginer le royaume de Satan, alors qu'il n'a jamais eu peur de l'enfer et n'a jamais pu y croire.

Schächter eut à ce moment la révélation de ce qu'il n'avait jamais pu expliquer jusqu'alors. Le vieil homme avait raison, mais à sa façon, comme les vieilles gens qui continuent à juger de tout à leur manière sans tenir compte du présent, qui vivent dans le passé et ne savent comprendre les choses qu'au travers de leurs habitudes. « Il est beaucoup plus facile pour un homme aujourd'hui, se dit-il, d'imaginer les tourments de l'enfer que ce ne le fut pour Dante. Un Juif qui se débat entre les griffes des nazis connaît déjà ici-bas le royaume des ombres dans toute son horreur. » Il ne lui fallait donc plus concevoir l'exécution de ce *Requiem* dans un esprit chrétien, mais d'une manière nouvelle et différente, qui affirmerait surtout sa foi dans la justice de l'histoire et en ce monde. Il lui sembla que les prisonniers de ce camp ne pourraient comprendre cette œuvre qu'interprétée de cette façon : Juifs, chrétiens et athées la chanteraient ensemble.